Document generated on 04/16/2024 10:48 p.m.

L'Inconvénient

L'INCONVÉNIENT
littérature, arts et société

L’université d’aujourd’hui : en attendant le monde de demain

Raphaël Arteau McNeil

Number 77, Summer 2019

Grandeur et misère de l'université

URI: https://id.erudit.org/iderudit/91501ac

See table of contents

Publisher(s)

L'Inconvénient

ISSN

1492-1197 (print)
2369-2359 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Arteau McNeil, R. (2019). L’université d’aujourd’hui : en attendant le monde de demain. *L'Inconvénient*, (77), 10–16.

Tous droits réservés © L’inconvénient, 2019

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

L'université d'aujourd'hui : en attendant le monde de demain

ESSAI Raphaël Arteau McNeil

> On ne saurait croire combien de faits découlent naturellement de cette théorie philosophique suivant laquelle l'homme est indéfiniment perfectible, et l'influence prodigieuse qu'elle exerce sur ceux mêmes qui, ne s'étant jamais occupés que d'agir et non de penser, semblent y conformer leurs actions sans la connaître.
> Alexis de Tocqueville, *De la démocratie en Amérique*

Depuis son origine, l'université se veut un espace de liberté au sein de la société. Comme l'idée de la liberté s'est modifiée avec les époques, l'université a connu elle aussi plusieurs transformations. Mais, hier comme aujourd'hui, l'université reste liée à un idéal de liberté, et exposer les forces et les faiblesses de nos universités, c'est aussi exposer les forces et les faiblesses de notre conception de la liberté. Si Tocqueville est pour nous un guide précieux, c'est parce que sa pensée retourne sans cesse à l'idée de la liberté en démocratie, tellement elle est habitée par la crainte de son étiolement, voire de sa disparition. La citation placée en exergue en donne déjà un aperçu. L'idée d'une perfectibilité indéfinie de notre être nous séduit spontanément, et nous l'associons naturellement à notre idée de la liberté. Mais nous ne nous y arrêtons pas pour y penser, trop occupés que nous sommes à agir et à la mettre en pratique. Tocqueville identifie deux lieux, si je puis dire, où l'idée de la perfectibilité humaine se déploie avec une vigueur invincible : dans les sciences, où la réussite est synonyme d'innovation technique, et dans la morale, dont la marche suit celle des revendications en faveur d'un surcroît d'égalité. Il me semble voir ces deux tendances partout à l'œuvre dans l'université, et leur empire est si puissant que je ne vois pas ce qui pourra les freiner. L'université comme espace de liberté, donc, mais une liberté qui se manifeste à coups de revendications morales et d'innovations techniques.

Pour le démontrer, je propose d'emprunter la méthode de Tocqueville et de quitter le Québec – cette « bulle de France au nord d'un

continent » – pour un petit voyage sur la côte ouest américaine. Nous nous rendrons d'abord à l'université Berkeley pour nous déplacer ensuite vers celle de Stanford. Ces deux universités incarnent sous une forme plus pure les deux missions qui se confondent dans nos universités québécoises, d'où la pertinence de les examiner malgré toute la distance qui nous sépare d'elles. Plus encore, il me semble que ces deux universités donnent à voir des formes non seulement plus pures, mais plus avancées de ce qu'est devenue aujourd'hui l'université ; et elles annoncent ce qu'elle sera bientôt. C'est dans un esprit tocquevillien, en somme, que je me tourne vers l'Amérique et, comme lui, sans trop m'occuper du lendemain, je veux songer à l'avenir.

BERKELEY ET LA LIBERTÉ DE REVENDIQUER

Berkeley est l'université la plus prestigieuse du réseau des universités publiques de la Californie ; on pourrait la comparer à l'UQAM dans le réseau de l'Université du Québec s'il était possible d'oublier un instant leur prestige respectif. Sa fondation remonte aux années 1860, alors que le conseil d'administration du College of California avait décidé de construire un campus plus grand et plus moderne sur une terre agricole au nord de la ville d'Oakland, dans la baie de San Francisco. De ce promontoire naturel la vue sur le détroit du Golden Gate est saisissante, et l'anecdote veut que, admirant cette porte ouverte sur l'océan Pacifique, un administrateur ait récité un vers du *bishop* George Berkeley – *Westward the course of empire takes its way* –, ce qui scella à la fois le nom du lieu et celui de la future institution.

Cent ans plus tard, au début des années 1960, non seulement Berkeley était l'une des universités les plus modernes en Amérique, mais elle était sur le point d'initier un mouvement qui allait transformer la vie universitaire partout en Occident. Son président de l'époque, Clark Kerr, comprenait très bien que la Deuxième Guerre mondiale avait entraîné un gigantesque bond en avant dans la société américaine, qui pouvait désormais compter sur un appareil gouvernemental important pour son développement. Il s'agissait maintenant de fournir au gouvernement des masses de bureaucrates compétents pour en assurer le bon fonctionnement et de former une classe d'experts en divers domaines qui se consacreraient, par leurs recherches, à découvrir de nouvelles façons d'en améliorer sans cesse les performances. Il fallait donc offrir une éducation universitaire publique à grande échelle, et le réseau de l'Université de Californie s'y prêtait parfaitement. Cette nouvelle ambition impliquait cependant de se détourner de l'éducation libérale traditionnelle au profit d'une éducation plus utilitaire, ce que Kerr acceptait comme un compromis inévitable pour suivre la marche du progrès. Convaincu d'être au diapason de son époque, Kerr se voyait au début des années 1960 comme un président libéral et progressiste ; sept ans plus tard, il devait démissionner de la présidence de Berkeley en laissant derrière lui la réputation d'un administrateur malaimé et rétrograde.

C'est que la notion de perfectibilité humaine, chez un homme comme Clark Kerr, demeurait limitée par certaines valeurs traditionnelles. Il fallait que la société progresse, mais selon une marche ordonnée, et l'université resterait un lieu aux mœurs plutôt conservatrices. La nouvelle génération n'en était pas aussi convaincue, surtout à San Francisco, épicentre de la contre-culture et de la Beat Generation. Un nombre croissant d'étudiants parlaient de changements plus radicaux, et un plus grand nombre encore tendaient une oreille curieuse. Des activistes appelaient à la responsabilité individuelle, à l'indépendance intellectuelle et attaquaient maintenant de front les valeurs bourgeoises qui, en Amérique, collaboraient avec le racisme. C'était le début du mouvement des droits civiques, des groupes s'organisaient, invitaient des orateurs, collectaient de l'argent, et Berkeley était leur lieu de rendez-vous. Pour Kerr, ces rassemblements ternissaient l'image de l'université, et la noblesse de la cause ne justifiait pas que Berkeley devienne un refuge d'excentriques et de contestataires. La tension montait, et la première confrontation se produisit durant la session d'automne 1964.

L'été précédent, entre trente et soixante étudiants de Berkeley s'étaient rendus dans le sud du pays pour lutter contre la ségrégation raciale. Ils étaient maintenant de retour sur le campus, et leurs convictions s'étaient affermies grâce à leur expérience sur le terrain ; comme l'un d'eux le nota : « Un étudiant qui a été poursuivi par le KKK au Mississippi n'est pas facilement apeuré par un bureaucrate universitaire. » Dès la rentrée de septembre, ces jeunes activistes installèrent leurs tables aux abords de l'université pour collecter des fonds et informer les autres étudiants de la lutte sociale qui était en cours. L'université

réagit en interdisant la présence de ces tables servant à faire de la sollicitation politique sur le campus, ce qui apparut aux activistes comme le comble de l'hypocrisie. Il s'ensuivit un jeu du chat et de la souris. Le 1er octobre 1964, à bout de patience, Kerr ordonna à la police de l'université d'arrêter l'activiste Jack Weinberg, ancien étudiant de Berkeley qui avait planté sa table à la Sproul Plaza. La voiture de police s'avança au milieu de la place et, devant plus d'une centaine d'étudiants, procéda à l'arrestation de Weinberg. On ne sait pas exactement quand ni à cause de qui cela se produisit, mais avant que la voiture ne puisse repartir avec Weinberg à son bord « quelqu'un » cria « *Sit down !* » Immédiatement et spontanément, une centaine d'étudiants s'assirent par terre autour de l'auto de police. Plusieurs centaines d'étudiants s'empressèrent de les rejoindre. Les policiers de l'université étaient confondus, Kerr hésitait et, pendant trente-deux heures, la voiture de police demeura immobilisée au milieu de la Sproul Plaza. C'était le début du Free Speech Movement.

Il faut lire *Berkeley at War* de W.J. Rorabaugh pour revivre cette scène et en mesurer les conséquences. Ce sit-in improvisé est entouré d'une aura mythique et tient lieu de moment fondateur de la révolte étudiante. La solidarité étudiante spontanée est enivrante : il me semble que chaque grève, chaque manifestation s'en nourrit et cherche à la reproduire. À la fin des années 1960, avec la guerre du Vietnam qui s'enlisait, les affrontements entre étudiants et forces de l'ordre allaient devenir fréquents et violents. Mais à l'automne 1964, le conflit était jeune et paisible. Sur les photos reproduites dans *Berkeley at War*, un policier debout, nonchalamment accoté contre la voiture immobilisée, écoute en souriant deux étudiants juchés sur le toit de la voiture et haranguant la foule – oui, vous avez bien lu : à la demande polie des étudiants, les policiers acceptèrent que l'autopatrouille leur serve d'estrade et ils les laissèrent, à tour de rôle, se déchausser et escalader le véhicule de l'ordre établi. D'ailleurs, tout le monde semble heureux sur la photo. Les étudiants chantaient, et après les événements, pour financer leurs activités – et rembourser les dommages causés au toit de l'autopatrouille – le Free Speech Movement publia un recueil de chansons engagées. L'une d'elles, sur l'air de « Jingle Bells », résume tout :

Oski Dolls, Pompom Girls,
UC all the way !
Oh, what fun it is to have
Your mind reduced to clay !
Civil rights, politics
Just get in the way.
Questioning authority
When you should obey.

Avec ses majorettes (*Pompom Girls*) et ses étudiantes de bonnes familles de la banlieue d'Oakland (*Oski Dolls*), poupées et marionnettes des valeurs bourgeoises, l'Université de Californie (*UC*) n'était qu'une usine à modeler les esprits de la jeune génération pour faire de celle-ci des citoyens rangés et obéissants. Le mouvement des droits civiques enrayait le processus d'aliénation à coups de revendications politiques et aspirait à la libération morale de toute une génération.

Le sit-in spontané de la Sproul Plaza est le premier d'une longue liste de conflits qui se produisirent entre les étudiants et les administrations universitaires. Rapidement, à Berkeley, ce conflit prit la forme d'une guerre pour l'allégeance des professeurs : se rangeraient-ils du côté de l'institution ou épouseraient-ils la cause des étudiants ? Ils épousèrent la cause, les revendications sociales firent leur chemin jusque dans les plans de cours, et l'université s'en trouva transformée en profondeur. La cause immédiate, d'ailleurs, importait peu. Comme le démontre *Berkeley at War*, même si les demandes des étudiants changèrent avec le temps, les revendications poursuivaient la même visée : en finir avec le chaperonnage moral et le contrôle des activités politiques sur les campus. L'un des impacts durables des manifestations de Berkeley a été de mettre fin au principe d'*in loco parentis* selon lequel l'université non seulement était en droit, mais avait le devoir d'exercer une forme de supervision parentale auprès des étudiants. Ce gain a, là encore, transformé l'université en profondeur. Cette dernière devenait ainsi le lieu de la liberté comprise comme autodétermination et spontanéité. À peine un an après le sit-in de la Sproul Plaza, le *Daily Californian* se félicitait que Berkeley soit devenue l'université qui offrait « les expériences les plus variées » et le campus « le plus excitant de tous les États-Unis ». C'était la première célébration de cette nouvelle liberté, pour l'heure publiée dans le journal étudiant, mais qui ne tarderait pas à être reproduite dans

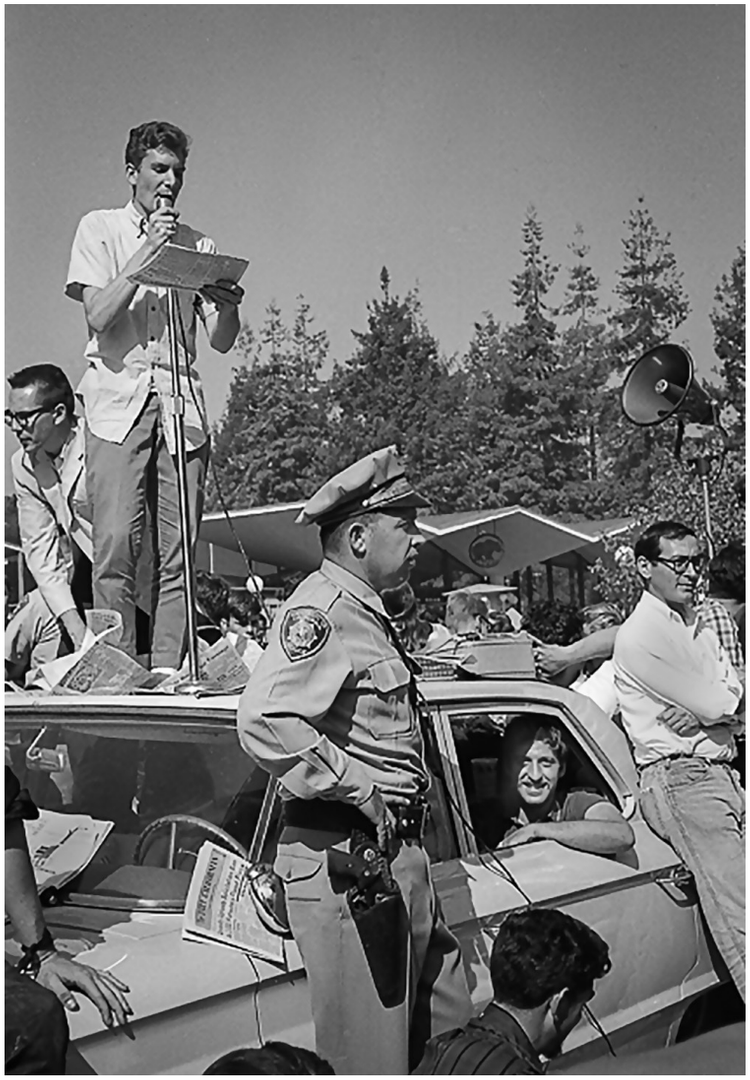

Photo : Howard Harawitz

les brochures officielles. Aujourd'hui, partout en Amérique du Nord, les universités rivalisent entre elles pour offrir à leurs étudiants des *expériences variées et excitantes*. À cet égard, la victoire des étudiants de Berkeley a été complète.

La nouvelle réputation de Berkeley fit donc rapidement le tour de l'Amérique et, déjà à la session suivante, l'université accueillait un nouveau bastion d'activistes désireux de prendre part à l'action. L'un d'eux, venu de New York, relança les hostilités en mars 1965. Il s'assit dans les marches d'un pavillon achalandé avec un écriteau sur lequel on pouvait lire un seul mot : *Fuck*. Il fut arrêté pour obscénité publique, et les étudiants se mobilisèrent à nouveau. Sauf que, cette fois, les activistes se divisèrent. Certains disaient que le Free Speech Movement poursuivait une cause noble, exigeant plus de liberté politique, et qu'il ne devait pas être associé à un provocateur indécent. D'autres y voyaient cependant une nouvelle occasion de miner l'autorité de l'administration, les plus convaincus suggérant même que FSM soit un acronyme pour *Filthy Speech Movement*. Le deuxième groupe l'emporta et, si l'acronyme garda son sens originel, l'idée de liberté pour laquelle on revendiquait devint soudainement plus confuse, plus indéfinie.

Une dernière chose au sujet du sit-in spontané de la Sproul Plaza. Jack Weinberg, l'activiste arrêté, est aussi l'auteur de la célèbre phrase : « *You can't trust anybody over thirty*. » Érigée en principe moral, cette phrase fera toute la grandeur et la misère de la nouvelle gauche (*the New Left*). Elle assure un renouvellement des causes à chaque génération, et avec elles un regain de dynamisme. Mais elle interdit la continuité et mine à l'avance toute tradition capable de cultiver, chez les nouvelles générations, la gratitude envers leurs prédécesseurs. Il en va de même pour l'université Berkeley aujourd'hui. La revendication pour la reconnaissance sociale de divers groupes et la lutte morale contre les valeurs traditionnelles y sont toujours vives, par exemple avec la professeure Judith Butler, auteure de *Trouble dans le genre* et figure majeure du mouvement LGBT. Par contre, quand une large foule s'est réunie pour *empêcher* la tenue d'un discours sur le campus le 1er février 2017 – discours qui devait être tenu par un certain Milo Yiannopoulos, associé à l'*alt-right*, mais *discours tout de même* –, plusieurs observateurs se sont demandé ce qu'il était advenu de l'héritage du Free Speech Movement né cinquante ans plus tôt sur le même campus.

STANFORD ET LA LIBERTÉ D'INNOVER

Quittons un moment Berkeley et déplaçons-nous d'un peu moins de cent kilomètres vers le sud, à l'autre extrémité de la baie de San Francisco, pour rejoindre Stanford, dont l'influence sur l'avenir de l'université me semble plus importante encore que celle de l'esprit revendicateur de Berkeley. Stanford a été fondée par Leland et Jane Stanford, qui représentaient l'une des familles les plus riches de Californie à la fin du 19e siècle. Les deux époux concevaient cette université comme un hommage à la mémoire de leur fils, mort prématurément en 1884. Malgré cette vocation spirituelle, l'université Stanford ne devait être liée à aucun culte religieux, mais allait se dévouer au développement des sciences et du génie. C'est ce qu'elle a accompli et continue d'accomplir au-delà de tous les espoirs que les Stanford ont pu

placer en elle. Stanford se trouve aujourd'hui au cœur de la Silicon Valley, et ce développement inusité pour une université est largement redevable à la personne de Frederick Terman.

Fred Terman commença ses études à Stanford et, après un crochet par le MIT où il fit son doctorat en génie électrique, il y retourna en 1925, mais cette fois comme professeur. Durant la guerre, il revint sur la côte est pour diriger le laboratoire de recherche sur les ondes radio de Harvard, où il prit conscience du rôle capital des fonds gouvernementaux dans l'avancement des sciences et des technologies. À son retour dans l'ouest, Terman s'assura de rediriger une partie des budgets militaires vers Stanford, lesquels s'avérèrent une véritable manne pour la région à partir de 1957, quand l'URSS gagna la première étape de la conquête de l'espace avec la mise en orbite du satellite *Spoutnik*. Cela dit, l'apport le plus significatif de Terman demeure sa vision d'une collaboration intime entre l'université et l'industrie. L'innovation possède sa propre mécanique et l'université y joue le rôle d'une pièce maîtresse, mais les capitaux de celle-ci sont limités, tout comme son champ de diffusion, et les motivations des professeurs sont souvent en décalage avec celles de la société. En période de crise, la politique pallie ces trois défauts, mais il s'agit d'une alliance temporaire ; l'industrie est, à cet égard, plus constante. Dès les années 1930, alors que le pays connaissait sa crise économique la plus grave, Terman travaillait déjà à établir des ponts entre les deux mondes en invitant les étudiants en génie à visiter les industries qui s'installaient lentement autour de Stanford. Deux de ses étudiants, Dave Packard et Bill Hewlett, retinrent la leçon. Une fois son diplôme en poche, Dave, le plus fortuné des deux, loua à Palo Alto une maison pourvue d'un modeste garage où Bill s'installa. Ils tirèrent à pile ou face pour déterminer le nom de leur compagnie, Bill gagna et la compagnie s'appela Hewlett-Packard. C'était en 1938, et le modeste garage du 367, Addison Avenue devint ainsi le premier « quartier général » du géant de l'informatique aujourd'hui connu sous les simples initiales HP.

Le garage de Hewlett-Packard est devenu un lieu de pèlerinage de la culture *geek*, qui y voit « le lieu de naissance métaphysique de la Silicon Valley ». Passons sur la métaphysique, et soulignons le mélange de collégialité universitaire et d'entrepreneuriat (ou de culture du *do it yourself*, DIY pour les intimes) qui faisait de HP, à l'époque, une entreprise unique dans un monde où la centralisation accompagnée d'une hiérarchie étanche était la norme. Surtout, HP est toujours demeurée à proximité physique de Stanford, comme le souhaitait Terman. Quelques années plus tard, en 1951, la vision de Terman, maintenant doyen de l'école d'ingénierie et bientôt recteur de l'université, prit forme avec la création du Stanford Industrial Park, qui assurait un voisinage permanent entre l'université et une multitude de compagnies établies et de firmes prêtes à financer celles des futurs ingénieurs diplômés de Stanford. Lors du service commémoratif de Fred Terman à Stanford, Dave Packard rendit hommage à son ancien professeur en parlant de lui comme d'un « ingénieur à ingénieurs ». On ne saurait mieux dire. Terman a fait de l'ingénieur la grande figure intellectuelle de son université, et aujourd'hui Stanford se tient au centre de la

Silicon Valley, entourée des HP, Intel, Apple, Google, Facebook, Netflix et autres géants de l'industrie, ainsi que de ces milliers de *start-ups* où travaillent jour et nuit, sept jours par semaine et à longueur d'année, des centaines de milliers d'ingénieurs qui s'acharnent à réaliser le même rêve : transformer le monde à coups d'innovations tout en faisant fortune en cours de route.

Faire graviter la culture universitaire autour de l'ingénieur implique cependant un corollaire : la dévaluation des études universitaires elles-mêmes. Si l'université n'est plus qu'une plateforme servant à propulser l'innovation, rien ne sert d'attendre le « OK institutionnel » avant de lancer une compagnie si se présente auparavant un moment propice. Steve Jobs, le plus célèbre *dropout* de Stanford, en est une illustration notoire. À ma connaissance, l'exemple le plus significatif est cependant celui de Larry Page et Sergey Brin. Les deux jeunes hommes se sont rencontrés à Stanford pendant leurs études doctorales. Leur sujet : comprendre l'interrelation invisible entre les pages Web afin de développer un outil mathématique permettant de les classer par ordre de pertinence selon le modèle des citations des publications universitaires. Or, plus leurs recherches avançaient, plus le développement de leur outil et le volet recherche de leur thèse entraient en conflit. Page et Brin ont tenté de vendre leur outil à des compagnies comme AltaVista et Excite, mais sans succès. Issus tous deux de familles très scolarisées, les deux ingénieurs étaient réticents à quitter Stanford sans avoir terminé leurs études. L'anecdote veut que ce soit un conseiller pédagogique de l'université qui les ait convaincus de se concentrer sur leur entreprise plutôt que sur leur doctorat : si votre entreprise échoue, vous pourrez toujours revenir à Stanford, leur aurait-il dit en substance ; votre doctorat peut toujours attendre, le marché de l'innovation, non. C'était la sagesse de Terman qui parlait, ils devaient la suivre. Il leur fallait maintenant des capitaux et un nom de compagnie. Quand, à l'été 1998, ils présentèrent leur moteur de recherche à Andy Bechtolsheim, l'investisseur vit le potentiel inouï de leur création, et il accepta sur-le-champ de leur signer un chèque de cent mille dollars. Une seule chose restait à déterminer : le nom de la compagnie à laquelle le chèque serait adressé. « Google inc. », répondirent les deux amis, même si la compagnie Google n'existait pas encore. C'était au mois d'août 1998 ; le 4 septembre suivant, Google était une compagnie incorporée et le chèque pouvait être encaissé.

L'histoire de Google reproduit celle de HP en accéléré. Amitié scellée à Stanford, même mythologie d'un premier QG dans un garage, culture du *do it yourself*, gestion décentralisée, innovation continue, établissement dans la Silicon Valley – et, enfin, la fortune. Comme plusieurs des innovations informatiques qui ont transformé le monde dans les dernières décennies, Google est un produit dérivé de Stanford. Mais son histoire a ceci de singulier qu'elle a forcé ses créateurs à choisir entre leur doctorat et leur création. Stanford ralentissait Google, alors que toute la raison d'être de Google tient dans sa vitesse d'exécution. Stanford elle-même enseignait à préférer Google à ses diplômes. C'est la logique qui mena Peter Thiel, un autre ancien de Stanford qui fit fortune grâce à Paypal, à créer les bourses *20 Under 20*. En 2011, sa fondation octroya vingt bourses de cent mille dollars à vingt jeunes dans la vingtaine, à la seule condition qu'ils quittent l'université et se concentrent entièrement sur leur travail d'ingénieurs en innovation. Stanford a produit la Silicon Valley, et la Silicon Valley a produit de l'innovation comme jamais dans l'histoire. Pour Thiel, Stanford est devenue aujourd'hui une sorte de vestige dont on pourrait bien se passer.

L'UNIVERSITÉ ET LA LIBERTÉ DE S'ÉDUQUER

Arrêtons ici notre voyage sur la côte ouest et retournons à la question de l'avenir de l'université. Berkeley et Stanford, dont j'ai esquissé les contours à grands traits, incarnent chacune à leur façon l'idéal de la perfectibilité indéfinie. Chaque université est engagée dans un combat pour abolir les limites qui restreignent notre liberté : abolition des limites sociales à Berkeley et abolition des limites techniques à Stanford. Ce découpage exigerait certaines nuances – Berkeley est aussi réputée pour son programme de génie nucléaire et Ken Kesey a écrit *Vol au-dessus d'un nid de coucou* pendant ses années à Stanford –, mais chaque université est comme la championne de chacune des deux tendances qui se rencontrent aujourd'hui sur tous les campus. Ensemble, elles forment une alliance puissante contre le passé et accélèrent le mouvement qui nous projette sans retenue vers l'avenir.

La perfectibilité indéfinie de l'être humain est une idée généreuse qui a produit des avancées sociales et des innovations tech-

niques dont nous jouissons amplement, et les universités sont aujourd'hui investies de la mission de construire un monde plus juste et plus confortable. Tout cela serait incontestable si cette mission ne s'accompagnait pas en même temps d'une promesse plus inquiétante, celle de l'avènement d'un individu à l'identité indéfinie, fruit de sa propre volonté assistée par toutes les technologies qui viennent l'appuyer dans son effort de redéfinition perpétuelle. Dans sa version douce, c'est Steve Jobs tel qu'il est présenté par exemple dans le roman à clé d'Anna Yen *Sophia of Silicon Valley*, sous les traits d'une sorte d'hybride entre l'ingénieur et le directeur de conscience progressiste. Dans sa version dure, c'est le *Manifeste cyborg* de Donna J. Haraway qui abolit toutes les dichotomies qui nous ont définis jusqu'ici – « âme et corps, animal et humain, organisme et machine, public et privé, nature et culture, homme et femme, primitif et civilisé sont toutes remises en question idéologiquement » – pour une régénération et une reconstitution indéfinies de notre être. « La *mesure* nous est étrangère, remarquait déjà Nietzsche, reconnaissons-le ; notre démangeaison, c'est justement la démangeaison de l'infini, de l'immense. » L'université est aujourd'hui le foyer d'une pareille démangeaison, et tous ses titillements, sans distinction, sont appelés *progrès*.

Berkeley et Stanford portent le même rêve, celui d'un monde sans préjugés ni limites. C'est bien sûr un rêve impossible, qui nous aveugle et réactive l'*hybris* qui accompagne le développement de la civilisation depuis ses débuts. Mais comment s'en rendre compte si les tragédies ne sont plus enseignées à l'université ? Comment entendre le premier chant d'*Antigone* – « Beaucoup de choses sont terribles, mais aucune n'est plus terrible que l'homme » – là où l'ingénieur est le dépositaire de tous les savoirs utiles et où, lorsqu'il est question de morale, toute personne de plus de trente ans est suspecte ? Sophocle, qui aurait aujourd'hui plus de deux mille cinq cents ans, ne pouvait imaginer une telle chose que Google : quelle pertinence peut-il donc encore avoir *pour nous* ? Comment comprendre l'idée même d'*hybris* quand le multimilliardaire Larry Page affirme que la grande leçon qu'il a retenue de son passage à l'université est qu'il faut « cultiver un sain mépris envers l'impossible » (*having a healthy disregard for the impossible*) ?

Je repense alors à Tocqueville et au mérite qu'il attribuait aux œuvres de la littérature ancienne. Ce n'est pas qu'elles sont « irréprochables », reconnaissait-il, mais « elles ont des qualités spéciales qui peuvent merveilleusement servir à contrebalancer nos défauts particuliers ». Et il ajoute : « Elles nous soutiennent par le bord où nous penchons. » L'université d'autrefois était tournée vers le passé. Elle avait plusieurs défauts et reproduisait plusieurs injustices des sociétés qui l'hébergeaient, mais elle se voulait à l'écart du présent, à distance de l'agitation sociale, un espace de liberté où il était possible de s'éduquer. Quand tout se met en mouvement et s'agite, il est d'autant plus important de préserver un tel espace, pour nous soutenir, comme le disait si bien Tocqueville, par là où nous penchons. Mais je ne vois pas, aujourd'hui, comment nous pourrons préserver bien longtemps cette idée d'une éducation libre au cœur d'universités transformées en gigantesques écoles techniques qui ne s'arrêtent jamais pour penser, même pas quand il s'agit de revendiquer plus de justice.

En guise de conclusion, qu'on me permette une dernière citation tirée de *De la démocratie en Amérique*, dont mon texte n'aura été qu'un commentaire triste et décousu. Si l'université est emportée par l'idée de la perfectibilité indéfinie, quel espace notre société peut-elle encore réserver à la pensée libre ? Si telle est notre situation, comment ne pas nous reconnaître dans les pages les plus désolées de Tocqueville ?

Au milieu de ce tumulte universel, de ce choc répété des intérêts contraires, de cette marche continuelle des hommes vers la fortune, où trouver le calme nécessaire aux profondes combinaisons de l'intelligence ? comment arrêter sa pensée sur un tel point, quand autour de soi tout remue, et qu'on est soi-même entraîné et ballotté chaque jour dans le courant impétueux qui roule toutes choses ? ■

Raphaël Arteau McNeil enseigne la philosophie au cégep Garneau. Il a publié notamment *La Perte et l'héritage. Essai sur l'éducation par les grandes œuvres* (Boréal, 2018).